

Les efforts des auteurs pour parler du Colisée *dignement* ne m'ont point échappé : c'est de tous les coins illustres de Rome celui qui a donné lieu aux plus ronflantes prosopopées, — indice d'une impression débile et d'une émotion absente. D'où provient cette indigence devant un des plus considérables monuments de l'antiquité, des mieux peuplés en souvenirs, et des plus purs, car Vespasien qui l'a fait bâtir avait déjà cinq ans lorsqu'Auguste mourut ? Il en est ainsi de bien des merveilles qui, comme la grande pyramide, sont plus imposantes par leur masse que par le fini du détail ou par l'originalité de la conception. Une fois cette combinaison essayée, de réunir deux théâtres en un, l'invention était complète : elle est restée immuable ; chacun s'en rend compte, et qui a vu un amphithéâtre les connaît tous.

Celui de Rome, où se sont passés des drames terribles, où l'on évoque l'ombre des consuls, du sénat, du collège des vestales, des édiles, des pontifes et des empereurs, a pour lui son immensité, l'indestructible solidité de la construction, l'énormité des matériaux ; entassement régulier de roches remuées par des Titans. Ce fond de bassin semble être le moule en creux où l'on a coulé les sept collines.

La magnificence de l'édifice a été si bien appréciée, que les papes ont à grands frais consolidé l'amphithéâtre des Flaviens : ils se font honneur d'une sollicitude à laquelle s'associe Rome entière. On peut dès lors concevoir le bel effet qu'a produit il y a quelques années un des évêques de notre France, lorsque prêchant dans la chaire du Colisée, il s'avisait de s'écrier : « Eh quoi ! ruines abominables, restes impurs, vous êtes encore debout ! Des chrétiens supportent la vue de ces murs infâmes ! Ils ne dispersent pas les pierres de cette Babel, amoucelées par l'orgueil des ennemis de la foi ! etc... etc... »

Voilà de ces mouvements d'éloquence à convaincre Genseric et Attila ; mais les prélats de Rome ont un zèle moins primitif. « Dans le fond de l'âme, me disait à ce propos un auditeur du rote, vous êtes les descendants de ces Gaulois qui ont dévasté l'Italie ! »

VI

Une après-midi, un dimanche que les musées étaient clos, où dans les rues humides de Rome descendait des toitures une buée d'ombres grises teintées par un ciel très-bleu, un de ces jours voués à Murcia, la déesse de la fainéantise, comme nous avions grande envie, l'abbé et moi, de nous envoler, Paul Baudry nous aborda sur la place d'Espagne, et nous nous mîmes tous trois en marche, convaincus sans nous l'être dit qu'on allait en belle promenade, mais évitant d'en formuler le dessein pour laisser à nos pieds le choix du but, à nous-mêmes les charmes du hasard. Nous voilà donc babillant sans direction, guidés par l'instinct, feuilletant comme un livre les ruelles profondes que l'abbé nous déchiffrait en passant. Quand on ne sait pas où l'on va, on arrive au Forum, par cette attraction accoutumée de vingt siècles qui, s'étant succédé de tous les points du monde à cet endroit, ont décrété que tout chemin mène à Rome, c'est-à-dire là. Au bout de deux heures dissipés en un moment, l'abbé nous dit : « Allons voir le coucher du soleil sur l'attique du Colisée ! »

On s'y rendit par la *via Sacra*, et tandis qu'on montait aux derniers gradins sans nul parti pris de *tourisme*, ainsi qu'on irait pour passer le temps à l'abbaye de Montmartre, je me songeais guère qu'à donner à mes yeux, de là-haut, la récréation d'un vaste paysage d'automne. Pour le Colisée, je lui réservais comme à l'ordinaire une salutation rapide ; — et je ne l'ai réellement bien vu que ce soir-là.

Les arcades hautes et sombres du rez-de-chaussée, cette nef étroite et tournante avec ses pierres effritées, ses voûtes ruisselantes, ses plaques noires où se double l'élevation des cintres